

fère satisfaire une passion ignoble, que l'animal ne connaît pas, plutôt que de pratiquer la sobriété, mère de la santé et de la sagesse. Une quantité trop grande de liqueurs spiritueuses, ingurgitée dans son estomac, produit bientôt chez l'ivrogne l'assoupissement et l'ivresse complète. Dans cet état, l'homme néglige tout : ses devoirs comme créature, ses devoirs comme citoyen, ses devoirs comme membre d'une famille, pour se vautrer dans la fange de son ignoble passion. Dans sa folie, il méprise ce Dieu qui lui recommande la tempérance ; il dédaigne cette religion qui lui enseigne la sobriété, le meilleur préservatif contre les maladies et les vices. Qu'est devenu alors la couronne de la vertu, que Dieu a placée sur son front comme un phare brillant pour le guider dans son pèlerinage terrestre ? Il a disparu, ce diadème céleste, dont Dieu l'avait paré, et qu'il lui avait donné comme premier gage de son amour et de ses désirs de le voir toujours près de lui.

L'homme, créature faite à l'image d'un Dieu doux, lui à qui la religion enseigne la douceur, lorsqu'il se livre à ses emportements furieux, fait injure à son Créateur et contrevient aux préceptes de la religion. Enflammé par la colère, l'homme oublie alors toute notion du bien et du mal ; sa passion l'aveugle et lui fait exécuter des actes terribles, dont il rougit, lorsqu'il est revenu au calme et à la douceur. Ces injures faites à la Divinité, ce mépris des préceptes de l'Eglise, ces actions dont il n'a pas conscience font que bientôt, sous l'influence de la colère, la vertu s'éloigne de son âme, si les accès sont souvent répétés. Comment concevoir, en effet, l'alliance intime chez un même individu de la colère, ce vice terrible qui rabaisse l'homme au dessous de sa dignité, et de la vertu, cette gloire du Ciel, le plus bel ornement dont l'homme puisse orner son front ? Aussi l'homme, livré à de violents accès de colère, voit-il disparaître sous peu cette couronne de la vertu, ce don d'un Dieu plein de douceur et de clémence.

Après le péché du premier homme, Dieu, dans sa juste colère, lui imposa la loi du travail : " Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front." Ce précepte d'un père offensé, cette loi d'un Dieu irrité s'étend à tous les hommes. Depuis l'artisan dans son atelier jusqu'au souverain sur le trône, tous sont sous les coups de la loi du travail. L'enfant, la femme, le jeune homme et le vieillard, cette loi n'en exclut aucun. Tous doivent travailler, tous doivent se soumettre à l'ordre formel du Créateur, de manger leur pain à la sueur de leur front. Mais le paresseux, l'homme qui se refuse au travail, se met en contradiction avec l'ordre qui lui est imposé. Cette contravention à la volonté de son Dieu, enlève au paresseux l'amour de celui qui condamne son inaction. Ce refus d'obéir à la